

La photographie, un univers en perpétuelle expansion

Jusqu'à dimanche, la foire Paris Photo, comme nombre de galeries, expose une nouvelle génération d'artistes qui cherchent à étirer le cadre de leurs œuvres, mais aussi à leur donner du volume.

Par
CLÉMENTINE MERCIER

Les photographies, de plus en plus présentes dans nos vies, ont aussi des envies de se faire la belle. Volatiles, on les voit s'échapper du cadre, des murs ou des écrans. Dopées par l'énergie des flux, elles s'émancipent. Et elles se réincarnent en sculptures ou en installations. Bref, elles occupent le terrain. A l'occasion de Paris Photo, la foire qui fait rayonner l'image fixe jusqu'à dimanche, on est allé voir ce qu'il en était dans les salons, les écoles et les galeries.

Florence Bourgeois, directrice de Paris Photo, et Christoph Wiesner, directeur artistique, ont créé le secteur Prismes en 2015 pour montrer cette expansion de la photo. Dédié à l'exposition d'œuvres exceptionnelles, aux grands formats, aux séries et aux installations, le salon d'honneur du Grand Palais offre un espace pour des scénographies et donne sa place au médium qui veut s'épanouir dans de nouvelles dimensions. Si cette année Paris Photo met plutôt l'accent sur la vidéo et les films des photographes (Noémie Goudal, SMITH), on peut voir dans Prismes Aurélie Pétré, artiste née en 1980 à Lyon. Présentée par la galerie Gowen, elle montre une installation déjà vue en partie au Centre photographique d'Ile-de-France (CPIF). Intitulé *Inactinique*, son dispositif fait référence à la lumière rouge des chambres noires et reconstitue un labo de développement, avec agrandisseur et produits chimiques. «*Dans un labo, j'aime le temps incompressible et déconnecté, un temps vital. C'est une réflexion que j'ai depuis ma formation aux Beaux-Arts et depuis les débuts d'Internet : penser la photo dans un espace en remodelage perpétuel*», explique-t-elle.

Dans une ode à l'argentique, Aurélie Pétré revisite son médium, en trois dimensions, et donne à entendre les souvenirs du tireur attiré du CPIF, Daniel Mordac, actif pendant l'âge d'or des années 60-90. «*Le travail d'Aurélie Pétré ouvre une nouvelle porte : sur l'idée de laboratoire, sur l'analyse d'images, sur la décomposition pour aboutir à quelque chose de tridimensionnel*», explique Wiesner. Mais il tempère l'engouement pour l'installation : «*Quand on reste dans le champ photographique pur, elle est plutôt rare !*» Et assure que cette propension des jeunes artistes à l'utiliser n'a rien à voir avec l'envie de séduire le marché.

«SURINFORMATION»

En octobre, Aurélie Pétré montrait d'intrigantes sculptures à la galerie Ceysson & Bénétière : des sortes de coussins de métal gonflés, reliés par des fils noirs, inspirés par les archives visuelles de l'architecte Peter Eisenman. Mais aussi des images fantomatiques accrochées à des cordes rappelant des tirages qui s'égouttent. Dans une exploration physique de l'image, Aurélie Pétré l'interroge comme une matrice qu'elle décompose pour la reconstituer en volume. Dans cette veine, la galerie Escougnou-Cetraro propose depuis 2014



Encounter, 2014. PHOTO ALIX MARIE

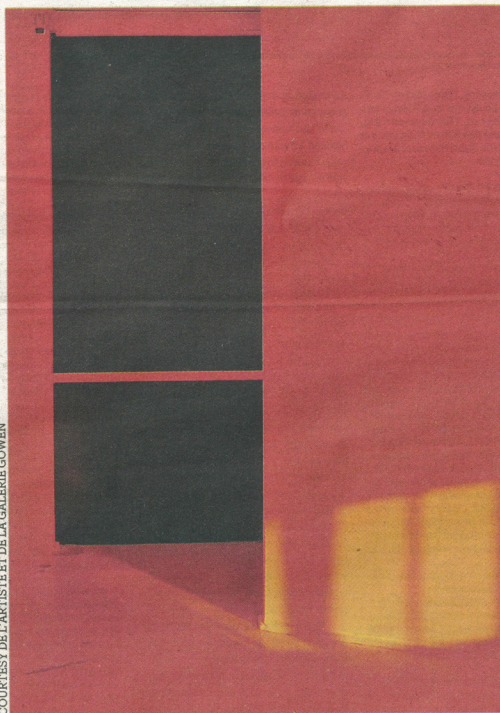


COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE ESCOUGNOU-CETRARO

Petrified Sensibilities d'Anouk Kruithof.

un cycle d'expositions intitulé *Au-delà de l'image*, en trois volets. Née de la rencontre d'une architecte et d'un photographe, Valeria et Edouard Escougnou-Cetraro, la galerie s'est penchée sur l'image comme expérience de l'espace. «Il y a un tel bombardement aujourd'hui qu'on s'intéresse aux artistes qui utilisent l'image comme une matière plastique. On est très sensible à la question de la sculpture, aux œuvres qui engagent le visiteur.» La galerie expose Anouk Kruithof dans *The Aesthetics of Contamination*. L'artiste néerlandaise y montre des morceaux de latex mous chiffonnés imprimés de photos de mares noires achetées sur Internet. Née en 1981, Anouk Kruithof a toujours vu la photo comme le point de

départ d'innombrables possibilités : «Jamais je me suis dit que la photo devait être rectangle !» Ses latex sont intubés de tuyaux en plastique et flanqués de masques à oxygène. Ces sculptures murales dénoncent une asphyxie des images désirables, lubrifiant d'une mondialisation écocidaire. «On est dans une sorte d'état toxique, entre surinformation et paralysie», déplore-t-elle. Fascinée par la circulation des images, la plasticienne embrasse avec enthousiasme cette prolifération et met en garde : «Il faut rester alerte sur ce que l'on voit. La réalité, la fiction, on a déjà dépassé tout cela. Pour moi, la photographie est une opinion.» Ses images flasques critiquent la décontextualisation des photos sur le Web : «Ce nouveau



COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE GOWEN

Inactinique, zone 1, 2017, d'Aurélien Pétrel.

régime de la photographie change tout. Car il s'agit bien de l'avènement d'un nouveau langage des images qui s'installe.» Anouk Kruithof date le début de ses expérimentations sculpturales à la grande crise de 2008 durant laquelle elle avait, à Rotterdam, fait d'un grand bureau abandonné son studio.

«SELFIES FLATTEURS»

Les formations en photo explorent aussi ces pistes. L'Ecole cantonale d'art de Lausanne (Ecal) a dédié un cours à la matérialisation de la photo pour la pousser à sortir de sa planéité dans des installations. Le directeur du département photo, Milo Keller, analyse cette direction à l'aune de la diffusion des images sur les réseaux et de leurs manipula-

tions numériques : «Aujourd'hui, l'image est fluide. Il n'y a plus d'emprise du réel mais une traduction numérique des informations lumineuses. Les programmes de manipulation, devenus très puissants, ouvrent des nouvelles possibilités de représentation. Nous devons suivre cette accélération technologique afin de garder le contrôle sur nos outils en recherchant leur potentiel créatif.» Cette réflexion, initiée par un symposium, se développera dans l'école, qui vient de publier un livre sur le sujet : *Augmented Photography* («photographie augmentée»). Comment nommer cette photo qui jaillit, gonfle, dégouline, se plisse, s'imprime sur des supports variés à la recherche de sa matérialité ? La critique et historienne de l'art Lucy

Soutter basée à Londres fait un distinguo : «La "photographie augmentée" est celle des photographes qui réalisent des images avec des couches de calcul – algorithmes pour rendre les selfies flatteurs ; applications pour partager les images. L'Ecal montrait des travaux qui veulent rendre cette dynamique perceptible», dit-elle. L'historienne de l'art a plutôt utilisé le terme de «photographie élargie» pour décrire son expansion dans l'espace. Elle fait remonter cette tendance à 1970, où l'expo «Photography Into Sculpture» au Museum of Modern Art de New York intégrait la photo à l'art contemporain. Bien qu'aujourd'hui cette photographie élargie puisse aussi décrire la photo en réseau et son déploiement dans chaque interstice de la vie.

TACHES DE NAISSANCE

Enseignante au Royal College of Art de Londres, Lucy Soutter a eu comme élève Alix Marie, repérée dans les talents de Foam, l'institution d'Amsterdam. Elle vient de publier *Bleu* chez Mörel Books, un livre imprimé sur papier brillant et plastifié, que l'on touche telle une sculpture. Dans ce contexte de dématérialisation, Alix Marie approche au plus près de la chair avec des gros plans de tétons, des veines, des bleus, des taches de naissance. Elle élargit aussi dans l'espace ses photos de peau – notamment le corps de son amoureux – sous forme de boules de papier ou de découpages grand format. Dans cette exploration des matières, des origines chimiques à la pixellisation, de la chambre noire à l'écran, de la page à l'espace, la jeune génération apporte la preuve que la photographie, ubiquitaire et en plusieurs dimensions, est plus vivante que jamais. ♦

PARIS PHOTO

A partir de ce jeudi et jusqu'à dimanche au Grand Palais. **AUGMENTED PHOTOGRAPHY** Projet de recherche de l'Ecal, 204 pp., 25 €. **ANOUK KRUTHOF** Galerie Escougnou-Cetraro (75 003) jusqu'à dimanche. **BLEU** d'ALIX MARIE Mörel Books, 44 pp., 300 exemplaires.

Salon Approche, première édition

Voici un salon d'un nouveau genre, Approche, avec «14 artistes qui s'emparent du médium photographique». Emilia Genuardi, cofondatrice avec Sophie Rivière (de la galerie Rivière-Faiveley) et Léa Chauvel-Lévy, directrice artistique, veulent faire bouger les lignes, avec un vrai projet curatoriale, parti de la visite d'ateliers. Conçu comme une exposition intimiste, Approche «tire une ligne entre le tirage papier et l'installation. Et la photo sort du cadre car elle devient volume», avance Léa Chauvel-Lévy. Dans une installation sexy et cosy, Eva Stenram accroche hors du châssis les mêmes rideaux que dans ses photos. Eric Flogny pend une forêt de tissus d'ameublement imprimés d'écorces de bouleaux, à la manière des pénétrables de Soto. Ou Thomas Hauser pose à terre des «Modules» en marbre et pierre. Approche veut décloisonner photo et art contemporain, provoquer des discussions et surtout jouer avec le médium : «Parfois c'est vrai, ce n'est presque plus de la photographie, c'est son fantôme. Mais il y a indéniablement une nouvelle scène. Qui renoue avec les origines. Artistes et photographes ont toujours expérimenté, sur des supports variés, plâtre, cuivre, papier, cuir...» poursuit Léa Chauvel-Lévy. Ouvert au public et gratuit, le nouveau salon dont c'est la première édition renoue avec une dimension expérimentale (de ce jeudi à dimanche, salon ouvert au public – gratuit sur réservation sur le site internet, 40, rue de Richelieu, 75 001). **CLM.**



Carry on... d'Anouk Kruithof, 2015. COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE ESCOUGNOU-CETRARO